

JACQUES ET LE TANK de Jacques DELVAL

1er chapitre : Un jour, en 1944

C'était un jeudi, au début de l'automne. Je n'avais pas classe ce jour-là, et je suis allé couper de l'herbe dans les champs pour mes lapins.

Avant de rentrer, j'ai fait un grand détour pour voir la carcasse d'un avion allemand abattu par les Américains. J'ai ramassé un souvenir à montrer aux copains de l'école.

Puis j'ai couru vers la maison.

J'ai jeté mon sac d'herbe dans la buanderie, et j'ai secoué mes galoches avant de grimper l'escalier de la cuisine.

Maman préparait des boulettes de pommes de terre. L'odeur était si bonne qu'une faim terrible m'a chamboulé.

J'ai chipé un minuscule morceau de chocolat dans la réserve et je l'ai appuyé sur la cuisinière. Le chocolat s'est plissé, il est devenu tout mou. Je l'ai sucé avec gourmandise, après m'être délicieusement brûlé le bout de la langue.

– Arrête ! m'a dit Maman. Je suis inquiète, ton père n'est pas encore rentré. Pourvu qu'il ne tombe pas sur une patrouille de soldats allemands ! Ils sont plutôt nerveux en ce moment...

On a entendu une galopade dans l'escalier : c'était mon grand frère Pierre et ma sœur France qui revenaient de la boulangerie.

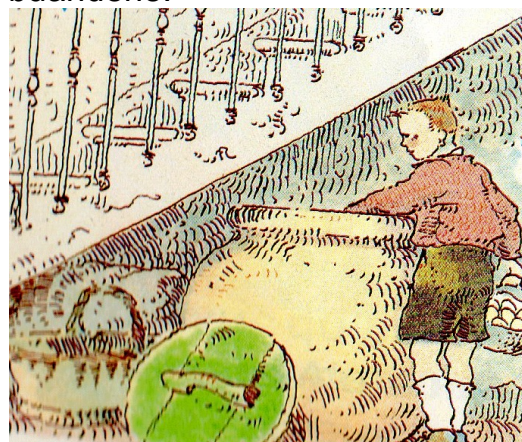
Pierre est entré en proclamant :

– Les Américains sont tout près, les gens ne parlaient que de ça dans le magasin !

Papa est arrivé à son tour.

– Enfin te voilà ! a dit Maman. Alors, tu as trouvé quelque chose ?

– Oui, des œufs. Mais j'ai dû me cacher deux fois dans le fossé : il y avait des troupes allemandes sur la route de Saint-Quentin qui se faisaient mitrailler par l'aviation américaine. Enfin, on a deux douzaines d'œufs. Jacques ! descends-les dans la buanderie.



J'ai pris les œufs avec délicatesse et je suis allé les plonger dans la grosse jarre en pierre, sous l'escalier. Les œufs glissaient dans une pâte molle, faite pour les conserver. Je les ai regardés disparaître dans cette masse gluante, et je suis remonté à la cuisine. Papa disait :

– Les Américains ne sont plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Ils bombardent les routes, les voies ferrées... Ça ne va pas tarder à nous tomber sur la tête !

Je me suis dit : « Chouette, on va voir des batailles, on va manquer l'école, on va se réfugier dans la cave ! » J'aimais bien notre cave sombre, où rononnait la chaudière du chauffage central. Papa y avait installé une grande banquette cirée et une étagère avec des provisions, pour le cas où il faudrait se cacher pendant longtemps.

